

Article

« D'une revue à l'autre ou l'impossible dette »

Élisabeth Bigras

Santé mentale au Québec, vol. 7, n° 1, 1982, p. 16-20.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/030119ar>

DOI: 10.7202/030119ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

D'UNE REVUE À L'AUTRE OU L'IMPOSSIBLE DETTE

Élisabeth Bigras*

Le nom *Interprétation* recouvre une revue, la Société d'Éditions, un groupe de psychanalystes, un mouvement et un effet de rencontre au sein de la psychanalyse au Québec et en France. J'essaie d'analyser ici les événements qui ont conduit un groupe de psychanalystes qui, à l'origine, devait reprendre la revue *Interprétation* en élaborant pour elle de nouvelles politiques éditoriales, à désirer une revue radicalement nouvelle. Les problèmes de transmission et d'héritage qui avaient amené le groupe à vouloir effacer toute trace de ce qui constituait la revue *Interprétation* conduisent à l'impossibilité de concevoir une revue nouvelle portant le nom d'*Interprétation*. Ces problèmes de transmission et d'héritage, dans le contexte particulier qui constitue la psychanalyse au Québec, aboutissent à la mort de la revue *Interprétation* et à la naissance d'une revue nouvelle, *Fragages*.

à Julien,
à François, Josette, Jean,
Lise et Jacques,
et bien sûr à Anne-Marie.

Par une belle journée de début d'été, un thème fusa dans un ciel bleu sans nuages : «La psychanalyse est-elle mortelle?»; la psychanalyse est-elle morte, elle? Ce thème, surgi de la rencontre d'un groupe de psychanalystes, fut lancé ainsi que d'autres dans le ciel bleu apparemment sans nuages de ce début d'été. Ce thème arrivait comme par le plus grand des hasards au sein de ce groupe en quête d'idées pour une ancienne-nouvelle revue pas encore morte et pourtant naissante. «La psychanalyse est-elle mortelle?» comme on dirait «Le jazz New Orleans est-il mort?»; et chacun de discuter, de se confronter au choc de cette nouvelle idée, venue mine de rien, avec sa petite nuance de scandale, toucher les uns et les autres.

Il s'agissait bien pour certains d'une psychanalyse en mal d'être, enfermée qu'elle était dans l'immobilisme d'une institution et de ses lois¹; cette institution qui se disait chapelle par excellence de la psychanalyse et qui avait, il y a quelque temps, fait peau neuve sous l'influence d'un grand vent venu de France, cette institution avait donc ouvert

ses portes et mis de l'huile dans ses gonds. Elle s'était portée garante de «l'écoute psychanalytique» de chacun de ses membres. O ironie du sort, elle devint sourde, et qui plus est, d'une surdité sélective. Lorsqu'un de ses membres sortant un peu trop des chemins battus de l'orthodoxie... mais l'histoire est connue (Bigras, J., 1982, p. 12)... malheur à celui par qui le scandale arrive!... on avait tenté d'excommunier le membre gênant. C'est alors que la grande Peur s'était installée dans l'institution, chacun se méfiait de l'autre et de son ombre. Un certain silence fut de rigueur et toute parole le brisant risquait de devenir une arme injurieuse et blessante. Les portes se refermèrent, elles furent même soigneusement verrouillées; les invités, triés sur le volet, n'entraient que sur présentation de leur carte I.P.A. L'institution s'emmitouflait peureusement pour se protéger des rigueurs de la tempête lacanienne et se barricadait derrière ses lois et règlements pour parer aux dangers d'ingérence de l'extérieur. Oh! un étranger parvenait parfois à se glisser subrepticement par l'entrebâillement d'une porte en se cachant dans l'ombre d'un des membres, mais c'était rare.

Heureusement, toute chapelle a ses enfants et ceux-ci, peu soucieux des lois, font toujours un incessant va-et-vient entre le dedans et le dehors de la maison, mais j'anticipe.

La psychanalyse mortelle, il s'agissait pour d'autres d'une psychanalyste en mal d'être, pauvre

* L'auteur est psychanalyste et consultante dans une équipe de psychiatrie infantile, Pavillon Albert-Prévost de l'Hôpital Sacré-Cœur de Montréal.

petit humain au creux de la vague, se heurtant bien humainement à l'absurde de toute tentative de maîtrise théorique sur la vie et la mort, de l'homme, de la femme, de la petite fille ; ces hommes, ces femmes, ces enfants qui étaient venus la voir, avec au fond des yeux des monceaux d'espoir fou et d'illusions perdues. «Pauvre psychanalyste découragé» disaient d'aucuns avec un brin de commisération, mais in petto, tous prêts à lui servir comme consolation de belles théories sur l'origine du découragement chez le (la) psychanalyste. La mort d'un homme, d'une femme, d'une petite fille, mais c'est monnaie courante, il n'y a pas là de quoi crier au meurtre ! «Excusez-moi, Monsieur le psychanalyste, mais il s'agit ici d'une petite fille bien particulière ; elle s'appelle Psychanalyse, elle est morte il y a quelque temps et vous comprendrez sans doute que je ne donne pas cher de tous ceux et celles qui firent pour elle fonction de père, de mère, de sœur, de frère et d'enfant, c'est-à-dire de ceux qui se nommaient psychanalystes au féminin ou au masculin ; certains se disaient même neutres, quelle imposture !»

Mais revenons au ciel sans nuages de ce début d'été. Certains membres du groupe étaient mal à l'aise ; ils n'arrivaient pas à être en harmonie avec cette belle journée, leur gaieté demeurait inquiète. Ce n'était sûrement pas par hasard que cette mortelle psychanalyse faisait son apparition. Le moment était sans doute particulier. Il y avait comme une menace dans l'air, un nuage d'orage à l'horizon...

... les mots me manquent tout à coup et je me trouve soudain démunie pour rendre compte de l'étrange phénomène qui avait lieu dans ce groupe comme si la joyeuse insouciance de la plupart n'était là que pour masquer, couvrir, voiler, gommer...

... mais quoi donc ? Qu'y avait-il donc à masquer ? De l'indicible planait dans l'air ; on aurait pu dire : «quelqu'un manque, et le poids de son absence nous hante» ; à quoi on eut pu répondre qu'effectivement celui qui manquait était le maître de céans, et que si son absence se faisait ainsi sentir sous forme d'une présence fantomatique, c'est qu'il y avait anguille sous roche. Lorsqu'un fantôme apparaît, c'est qu'il y a du meurtre dans l'air. Le meurtre allait-il être commis, ou avait-il déjà eu lieu ? Le fantôme revenait-il hanter ses meurtriers comme pour leur réclamer un dû ?

Un petit retour en arrière est ici nécessaire pour comprendre la suite de l'histoire.

Depuis quelques mois déjà, ce groupe de psychanalystes se réunissait afin de discuter de l'orientation future de la revue *Interprétation* et de sa nouvelle politique éditoriale puisque le directeur de cette dernière avait décidé qu'il ne voulait plus s'occuper d'une revue. Il avait donc mandaté une personne qui réunirait un groupe de psychanalystes intéressés à reprendre la revue pour en continuer la publication. Il s'agissait, comme on le sait, de la seule revue psychanalytique au pays. Une fois le groupe constitué, les nouvelles politiques éditoriales décidées et les modes de financement trouvés, le directeur se retirerait et le nouveau groupe reprendrait à son compte la Société d'Éditions *Interprétation* et la revue *Interprétation* ; tous ces changements seraient annoncés dans le n° 24 «La petite fille», les abonnés ayant déjà été prévenus d'une interruption temporaire de la parution de la revue, après le n° 24, et d'un délai pour la parution de celui-ci.

Le nouveau groupe était composé de quelques personnes de l'ancien bureau de rédaction et de quelques personnes nouvelles. Il avait également été convenu qu'il n'y aurait, pendant la période de réorganisation, aucune ingérence de l'ancien directeur qui n'assisterait pas aux réunions du nouveau groupe. Il attendait que se décident les réorganisations avant de mettre le n° 24 sous presse. Une chose était certaine, le groupe fonctionnait selon un mode collégial et il en serait toujours ainsi.

Le groupe se réunissait chez l'un et chez l'autre de ses membres en alternance et une journée entière de réunion avait été prévue à la «Maison Rouge», maison de campagne d'une des personnes du groupe ainsi que de son époux, l'ancien directeur, en l'absence de ce dernier.

Nous voici donc revenus à cette belle journée d'été au lieu dit la «Maison Rouge», lieu de tant de rencontres passées (Bigras, J., 1982, p. 13)... lieu où se discutaient maintenant les rencontres futures qui présideraient aux activités du nouveau groupe et d'*Interprétation*.

La rencontre, l'effet de rencontre, «l'effet rencontre», autre thème fécond mis de l'avant cet après-midi-là et retenu du fait de sa pertinence ; la rencontre thème et acte par excellence d'*Interprétation* depuis toujours puisqu'à l'origine le projet

Interprétation est né de la rencontre d'un poète médiéviste Jacques Brault, d'un philosophe et psychanalyste Pierre-Guy Blanchet, d'un psychanalyste qui allait lui-même devenir écrivain Julien Bigras. Des trois, seul Julien Bigras est resté avec ce rêve à réaliser d'une revue à la croisée des chemins, psychanalytiques, poétiques et toutes ces autres voies qui s'attachent à rendre compte de l'humain dans ce qu'il a de plus fondamental. Une croisée de routes au cœur de l'humain, dont le lieu géographique, le Québec, semblait tout indiqué puisqu'il était lui-même la plaque tournante entre les vieux pays et les nouveaux, entre la francophonie, les langues anglo-saxonnes et les autres. Pour réaliser un tel rêve, il fallait éviter des écueils tels que l'assujettissement de la revue à quelque groupe que ce soit, institution, école, etc. qui en ferait sa chose, son porte-parole exclusif.

Interprétation se voulait donc, à l'image même de l'acte psychanalytique qu'elle spécifie, bien autre chose qu'une revue, qu'une société d'éditions, qu'un groupe, ou qu'un courant d'idées; *Interprétation* était un mouvement, un lieu de rencontre, un effet-choc, tel celui qui se produit à la rencontre de l'œuvre d'art et de celui qui la découvre (Bigras, J., 1980).

La rencontre, thème et acte aussi par excellence de ce groupe en mal de renouveau et qui la pratiquait assidûment depuis quelques mois avec le projet de déboucher sur une revue nouvelle.

L'effet des rencontres n'allait pas tarder enfin à se manifester. Il était peut-être dit que cette journée-là serait une journée décisive à défaut d'être faste.

On en était au repas du soir et le fantôme ne cessait de rôder; j'ai déjà dit que la présomption était forte, qu'il s'agissait de l'absent maître de céans et ancien directeur d'*Interprétation*. À ce sentiment d'étrangeté, s'ajoutait d'ailleurs le sentiment de déjà vu ou, plus exactement, de déjà ressenti. Le fantôme avait-il déjà été présent lors d'une réunion précédente? Il se pourrait bien... Le phénomène demeurait obscur.

C'est alors que se déroulèrent très rapidement les événements qui vinrent tout éclairer : la discussion portait sur la place à donner dans la nouvelle revue *Interprétation* à l'ancien directeur. Le nommerait-on membre honoraire, membre fondateur? Serait-il fait mention de lui ou des autres? Une proposition fut mise de l'avant : il ne serait

fait aucune mention de lui, son nom était de toutes façons tellement lié au nom *Interprétation* qu'il n'avait pas besoin d'être mentionné; sa position était tellement forte et solidement ancrée dans l'histoire de la psychanalyse au Québec, qu'il n'avait aucunement besoin qu'on lui paie ce tribut. Soit, mais pour le lecteur nouveau, *Interprétation* deviendrait-elle une revue sans passé? N'y aurait-il pas avantage à nommer noir sur blanc quelques jalons qui en retraceraient l'histoire et l'origine? Les noms de Jacques Brault, Pierre-Guy Blanchet, Julien Bigras disparaîtraient-ils de l'histoire d'*Interprétation*? La majorité du groupe semblait n'y voir aucun inconvénient. L'argument avancé était qu'au Québec, de toute façon, il n'y avait pas de pères; nul besoin donc de s'embarrasser d'histoire et de racines. Les fils étaient leurs propres pères et ils se feraient leurs propres racines. La discussion ne fut pas longue, la majorité était d'accord, le processus d'effacement venait de se faire.

Je ne sais plus s'il avait alors été question de fantôme à abattre, mais il y aurait une revue *Interprétation* radicalement nouvelle et sans aucun lien reconnu avec l'ancienne; une revue *Interprétation* serait, qui ne serait pas ou plus *Interprétation*. Un point de non-retour venait d'être franchi.

Une certaine stupéfaction, une grande fatigue et le sentiment angoissant de participer à un crime déguisé, à un règlement de comptes peut-être, envahit ceux du groupe qui n'avaient pas adhéré au processus d'effacement.

Transmission, héritage, nous nous retrouvions ainsi au cœur même de ces problèmes. Règlement de comptes? Comptes à rendre à «l'homme de la revue», à «la revue d'un seul homme»? C'est peut-être d'être père de la revue qui serait toujours reproché à l'ancien directeur; le seul père, père en chair et en os, trop vivant, trop prégnant et prenant tant de place, d'autant plus que des trois, à l'origine du projet, il restait seul (Bigras, J., 1982, p. 6)... Et d'ailleurs, même s'il se retirait complètement de la Société et de la revue comme il l'avait laissé entendre, le groupe venait tout juste d'énoncer comme raison de l'effacement de son nom, que du fait même de la prégnance de sa personne, son ombre continuerait à planer sur la revue (enfin, c'était bien là ce qu'il fallait éviter à tout prix, et partant, c'était peut-être inévitable). «Interprétation, ton nom est Julien!», peut-être était-ce là le danger.

Devant le mot «Interprétation», on ne pourrait que lire en filigrane «Julien Bigras». «... il ne la lâche plus» dirait-on à la manière de François Roustang (1980) «et l'une (Interprétation) ne bouge pas sans l'autre (Julien Bigras)» dirait-on à la suite de Luce Irigaray (1979).

Suis-je allée trop loin? Je m'aperçois qu'imperceptiblement, j'ai glissé d'un ordre de phénomènes à un autre.

À tant vouloir effacer un nom, que recouvre-t-il donc? Un pair parmi ses pairs? Un père devant ses fils? Ou une mère louve aux dents longues? La mère louve aux dents longues est investie par autrui d'un pouvoir autrement redoutable que ne l'est le père autoritaire, ce qui suffirait à expliquer la volonté du groupe de procéder à l'effacement du nom de l'ancien directeur.

Jacques Hassoun (1982), dans son beau texte sur la Dissolution, faisait très justement remarquer que le seul bien transmissible était non pas une trace, ce qui se voit ou se palpe ou se dit, mais ce qui s'efface, qui est indicible, la dette, héritage par excellence qui, du fait qu'elle est aussi ineffaçable, nous introduit dans une lignée. Le subterfuge qui consistait à reprendre, recevoir, prendre la Société d'Éditions Interprétation et sa revue *Interprétation*, à tenter d'en effacer toute sa substance, c'est-à-dire tout ce qui l'avait constituée depuis le début, pour en faire un produit radicalement autre, visait à effacer toute dette qui aurait réintroduit le groupe dans une histoire, une lignée, et lui aurait imposé d'assumer cette dette. Ce processus ne pouvait se faire à l'intérieur du nom même d'*Interprétation*. C'est ce que comprit l'ancien directeur lorsqu'à la suite de cette journée mémorable, un porte-parole du groupe lui signifia que dans le n° 24, aucune mention ne devait être faite du prochain numéro à paraître ni des changements apportés à la politique éditoriale, ni des noms constituant le nouveau bureau de rédaction. La coupure devait être radicale.

La suite est connue, deux membres quittèrent le groupe et l'ancien directeur, ne voulant pas être enterré vivant dans son propre jardin, refusa la place de mort sans sépulture et ne voulut pas être condamné à hanter perpétuellement les membres de l'ancienne-nouvelle revue. Il décida, puisque le groupe voulait d'une revue entièrement nouvelle, de donner lui-même la mort à *Interprétation* et de se retirer dans ses terres avec la Société d'Éditions.

Toute la place serait ainsi laissée à la nouvelle revue puisque tel semblait être au fond le désir du groupe. Les choses étaient enfin clarifiées.

Interprétation n'est plus, *Frayages* n'est pas encore, elle est en gestation, elle est déjà nommée d'un beau nom riche de toutes les significations et possibilités de l'effet de rencontre.

Et qu'en est-il maintenant de cet entre-deux revues? Y a-t-il rupture ou trait d'union, le processus d'effacement est-il devenu maintenant caduque? *Frayages* va-t-elle naître des cendres d'*Interprétation* ou s'agit-il d'une génération spontanée, à moins que ce ne soit une mutation?

Si l'on en juge par la petite erreur grammaticale dans la formulation de François Peraldi (1981) lorsqu'il annonce la parution de la revue *Frayages* à la fin de son article «La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte...» et déjà relevée par Julien Bigras (1982, p. 3), des reliquats du désir d'effacement sont peut-être encore à l'œuvre et l'erreur grammaticale prend ici valeur de lapsus, de voile mettant encore une fois en évidence la rencontre impossible et inéluctable entre *Interprétation* et *Frayages*; c'est justement dans la méconnaissance de l'acte de la rencontre lui-même que se produit une rencontre radicale si l'on en croit Conrad Stein (1978) lorsqu'il mentionne dans «Oédipe Superman, une lecture de Freud», l'aveuglement de Freud lui-même devant la figure du monstre maternel dans ce qui a constitué ses rapports avec ses disciples.

Lacan disait lui-même que dans tout théâtre, le rideau qui cache la scène, ce faisant, la met en évidence, ce qui me ferait dire que la place n'est sans doute pas tout à fait libre pour la nouvelle revue, car même si *Interprétation* (la revue) n'est plus, *Interprétation* (le phénomène) existe encore, ainsi qu'en témoigne un de ses rejetons, une de ses représentations, la Société d'Éditions qui, elle, n'est pas morte. Julien Bigras «en se retirant dans ses terres» ne l'a pas lâchée, et cela c'est son affaire, et *Frayages* devra faire avec, même si elle «sera la seule revue psychanalytique au pays».

On ne se débarrasse pas si aisément d'un monstre maternel, on ne s'en débarrasse pas, on construit avec, on construit autour.

Il est sans doute compréhensible que le groupe *Frayages* veuille être seul à revendiquer la paternité de «l'effet de rencontre» et de son produit, la

prochaine revue *Frayages*. Lorsque dans le quotidien une rencontre a lieu, qu'elle est fructueuse, et que son effet de choc aboutit à un bouleversement et à un renouveau de la pratique personnelle, alors l'auteur d'une telle rencontre jubile, et une part du crédit de la rencontre rejaillit sur lui. Ainsi en est-il sans doute pour *Frayages*. Cette part de crédit elle la voudrait sans doute pour elle seule. Elle devra se rendre à l'évidence que cette part de crédit, est elle-même à mettre au compte de l'inéluctable dette qui la situe comme mailon d'une longue chaîne dont l'origine est une première rencontre, mythique celle-là, et dont elle n'est qu'un représentant parmi d'autres.

Interprétation, lieu de rencontre, mouvement, effet-choc, est aussi un représentant de cette première rencontre mythique; peut-être a-t-il fallu que meure la revue pour qu'Interprétation vive et que naisse *Frayages*.

La Maison Rouge, le 20 mars 1982

NOTE

1. La Société Canadienne de Psychanalyse, pour la nommer par son nom.

RÉFÉRENCES

- BIGRAS, J., 1980, *Le Choc des œuvres d'art*, Hurtubise HMH, Montréal.
- BIGRAS, J., 1982, L'histoire de la revue et du groupe *Interprétation* au sein du mouvement psychiatrique et psychanalytique québécois, *Santé mentale au Québec*, vol. VII, n° 1, Montréal.
- HASSOUN, J., 1982, Texte concernant la dissolution de l'École Freudienne de Paris, présenté en mars 1982 à Montréal.
- IRIGARAY, L., 1979, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, Ed. de Minuit, Paris.
- PERALDI, F., 1981, La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte, vive la G.R.C. psychiatrique!, *Santé mentale au Québec*, vol. VI, n° 1, Montréal.
- ROUSTANG, F., 1980, ... *Elle ne le lâche plus*, Ed. de Minuit, Paris.
- STEIN, C., 1978, Oedipe Superman, une lecture de Freud, *Interprétation*, n° 21, Montréal.

SUMMARY

The name *Interpretation* denotes a review, a publishing association (la société d'Éditions), a group of psychoanalysts, a movement, and an effect of meetings within the psychoanalytic community in Quebec and in France. Here I try to analyse the events which led a group of psychoanalysts, originally constituted to resume publication of the review *Interpretation* and to develop new editorial policies, to desire a radically new publication. Problems of transfer and heritage, which had led the group to want a complete effacing of all traces of what had been *Interpretation*, made impossible the conception of a new review with the same name. These problems of transfer and heritage, in the particular context of Quebec psychoanalysis, culminate in the demise of *Interpretation* and in the birth of a new review, *Frayages*.